Le Trait d'Union

BI-HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Rédacteur en Chef : Félicien LAUBREAUX

N° 361 — Dimanche 16 Janvier — 1944

«Lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même.»

RIVAROL.

„On croit rêver!..."

On croit rêver, s'est écrié le cardinal Liénart, quand on entend dire que les attentats, les listes noires, les menaces de guerre civile, sont des manifestations du patriotisme et que l'on sert la France en assassinant ou en soumettant les campagnes à un régime de terreur digne des temps les plus troubles. Oui, on croit rêver, et il est réconfortant qu'une haute autorité ecclésiastique ait jeté dans l'arène où les Français se déchirent cette protestation de sa conscience et de sa raison. Sera-t-elle comprise, écoutée ?

On le souhaite. Mais on n'en est pas assuré. Trop de gens se sont refusés à voir dans les jeunes gens qui ont pris le maquis de véritables rebelles à une loi qui les dérangeait dans leurs habitudes et leurs goûts, et qui invoquaient d'autres motifs plus nobles pour se dérober purement et simplement à leur devoir. Sans doute, ces réfractaires ne pouvaient pas apercevoir dès l'abord les conséquences de leur indiscipline, et la complicité qu'ils ont rencontrée dans les habitants des régions où ils s'étaient cachés, les conseils qu'ils ont reçus de gens à qui ils croyaient pouvoir se fier étant donné leur situation et quelquefois leur grade, l'habile propagande qui les persuadait de leur héroïsme, panaché de romantisme, tout les encourageait à persister dans l'erreur: mais les temps durs sont venus. Encadrés peu à peu par des hommes dont ils n'avaient pas deviné les desseins, ils se sont transformés, parfois malgré eux, parfois avec un consentement résigné, en armée de la révolution. Et leurs chefs, désormais assurés de tenir leurs troupes en mains, ont étendu le champ de leurs exploits. Le terrorisme a fait tache d'huile. Il n'est plus une ferme où un paysan se sente en sécurité; et dans les villes, des rafales de mitraillettes abattent quotidiennement les victimes désignées par Moscou.

De patriotisme, en cette affaire, il n'en est pas de trace. Que serait-ce qu'un patriotisme qui consisterait à placer le salut du pays dans la révolte contre la loi et le gouvernement responsable de l'ordre? Et en quoi sert-on la patrie lorsqu'on dévalise les perceptions, qu'on vide les tiroirs des demeures isolées, qu'on tue au coin des rues des gendarmes ou des miliciens, que l'on tente d'affamer les populations en brûlant les récoltes? En quoi, lorsqu'on attend de Moscou et de Londres ses directives ou ses mots d'ordre, ses moyens d'action, armes, équipements, argent? Beau patriotisme, en vérité, qui puise ses raisons dans une soumission aveugle à l'étranger. On a couvert d'accusations et de sarcasmes, dans notre enseignement officiel, les émigrés de Coblentz. On leur a reproché d'avoir sacrifié la patrie à leur parti pris. Mais ses émigrés de l'intérieur ne trouvent-ils pas encore des laudateurs?

Mais oui, on en trouve, puisque le cardinal Liénart exprime à ce propos sa stupéfaction. On les trouve parmi ceux qui se croient à l'abri de la vague et ne voient pas que la marée monte et les recouvrira à leur tour, parmi ceux qui se sont fait de l'immense conflit où nous sommes engagés pour la vie ou la mort l'image étriquée d'une guerilla franco-allemande; parmi ceux aussi, qui, devinant les conséquences sociales de la lutte où l'Europe joue son destin, croient en reculer l'échéance en s'alliant aux forces de destruction qui la précipitent.

On croit rêver, évidemment. Mais plût au Ciel que l'on rêvât!

IF

136 bombardiers abattus au-dessus du Reich

Dans la matinée du 11 janvier des formations de bombardiers américains ont attaqués quelques villes du centre de l'Allemagne. Au cours du combat engagé, les chasseurs, les avions torpilleurs et la D.C.A. ont abattu 136 appareils assaillants, tant sur le territoire du Reich que sur les territoires occupés. La grande majorité de ces bombardiers sont des quadrimoteurs.

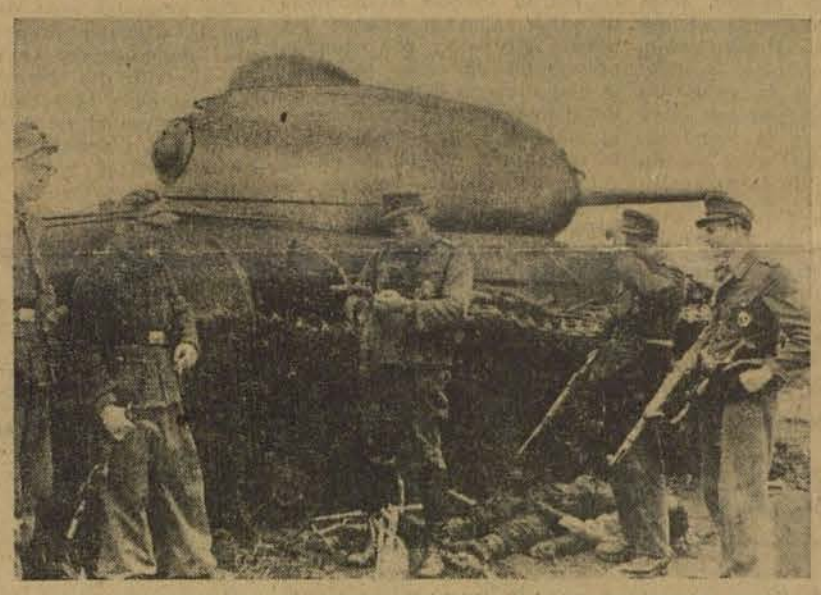
Jusqu'ici la perte de 9 chasseurs allemands est connue.

D'autre part, les bombardiers anglo-américains ont, à deux reprises, le 10 janvier et dans la nuit du 11, attaqué la ville de Sofia. Au cours de ces attaques les forces de défense allemandes et bulgares ont abattu 13 bombardiers, le plupart à 4 moteurs.

Enfin des avions torpilleurs allemands ont attaqué, dans la soirée du 10 janvier, au large des côtes algériennes, un convoi de renfort et coulé plusieurs bateaux jaugeant au total 32.000 tonnes.

La physionomie de l'offensive d'hiver soviétique à Jitomir ressemble à celle des grandes attaques précédentes des Rouges. Cette fois-ci encore, les troupes soviétiques sont dans l'obligation de se ruer contre les deux flancs très résistants de la poche qu'ils ont créée. Leur effort porte particulièrement contre le flanc sud. De fortes poussées soviétiques se font sentir, par exemple, dans le secteur de Bielaia-Tserkov, à 150 kil. à l'est de Jitomir. Le front, là, se déplace vers Tcherkassy et se rapproche du Dniepr. En conséquence, si les Soviets veulent consolider le succès qu'ils ont remporté à Jitomir et à Korosten, ils sont contraints de faire pression sur le front de Tcherkassy, cherchant à l'ébranler. C'est pourquoi l'on compte, du côté allemand, avec de fortes attaques rouges, dans le secteur de Bilaia-Tserkov et de Tcherkassy. Une autre poussée se fait aussi sentir par delà Korosten et au nord-est de Jitomir, dans la région Novograd-Volynsky.

(Suite en deuxième page)



Ces chasseurs ont, dans la bataille engagée près de la tête de pont de Nikopol, mis hors de combat ce nouveau char soviétique du type KW 85.

L'organisation de l'économie de guerre nippone

Bien que le fait pût sembler paradoxal — si l'on songe que le conflit chinois éclata en 1936 — le Japon était encore, voici quelques mois, de tous les pays belligérants celui dont l'organisation économique conservait le visage le plus voisin de celui du temps de paix. En particulier, aucune modification profonde n'était intervenue dans la structure lourde et complexe de l'appareil gouvernemental et administratif, non plus que dans la forme originale de l'organisation industrielle, caractérisée par la domination à peine ébranlée des grands trusts familiaux.

Mais, la lutte se prolongeant dans le Pacifique, le Japon, par une série de réformes importantes inspirées dans une large mesure de l'exemple allemand, vient de s'engager à son tour dans la voie de la mobilisation totale, seule adaptée à la conduite d'une guerre d'usure où les facteurs proprement militaires tendent à s'effacer devant les facteurs économiques.

Sur le plan « gouvernemental », la réforme a consisté essentiellement dans un regroupement des organismes intéressés à la direction de l'économie. Désormais, le gouvernement nippon comporte trois grands ministères économiques : le ministère des Transports, résultant de la fusion du ministère des Chemins de fer et du ministère des Communications, et chargé à la fois d'organiser les transports maritimes indispensables à la mise en valeur de l'immense empire nouvellement conquis, et de développer le réseau ferré métropolitain longtemps réservé presque exclusivement au trafic des voyageurs;

Paul DUMUR.

(Suite en deuxième page)

L'orientation économique et sociale du pays

Un exposé de M. Bichelonne

Prenant la parole à un déjeuner auquel il avait été convié à Vichy par l'Association locale de la Presse, M. Bichelonne a été amené à compléter les déclarations qu'il avait faites au début du mois de décembre à la presse parisienne, et dans lesquelles il avait exposé le programme qu'il compte mettre en œuvre au secrétariat d'Etat au Travail. Ces nouvelles déclarations n'ont fait sur certains points que confirmer et préciser les renseignements déjà fournis par le ministre. C'est le cas en particulier en ce qui concerne la remise en ordre des salaires, déjà réalisée pour les métallurgistes, les mineurs, les dockers et le personnel des chemins de fer, et qui fera l'objet de prochains arrêtés. Mais sur trois problèmes essentiels, M. Bichelonne a donné à sa pensée des développements qui doivent retenir l'attention.

LE PROBLEME DE LA MAIN-D'ŒUVRE

En définissant la mission du ministère du Travail, qui consiste « à étudier les conditions de vie et d'emploi des travailleurs », M. Bichelonne en a fortement souligné le caractère économique que les circonstances actuelles tendent de plus en plus à accentuer. Négligé jusqu'en 1942, le problème de l'orientation et du placement de la main-d'œuvre a pris une importance décisive. Des ateliers nationaux de 1848 à la guerre actuelle, les pouvoirs publics ne s'y sont intéressés qu'au point de vue de la lutte contre le chômage. Or, comme l'a souligné le ministre — en distinguant la question provisoire du recrutement de la main-d'œuvre pour l'Allemagne, du problème permanent de l'emploi de la main-d'œuvre française — il s'agit aujourd'hui de bien autre chose: l'orientation d'une main-d'œuvre particulièrement précieuse en raison de sa rareté « vers les travaux les plus intéressants pour le bien public ».

C'est essentiellement ici affaire de direction économique. Le ministère du Travail est ainsi appelé à compléter l'action du ministère de la Production industrielle, et l'on voit l'intérêt que présente actuellement la réunion dans les mêmes mains des deux départements. C'est à lui en particulier qu'il appartiendra, en organisant rationnellement l'apprentissage, de préparer les 120 000 ouvriers qualifiés dont nous avons besoin chaque année au lieu des 30.000 seulement que nous donne la formation professionnelle actuelle.

Pour mener cette tâche à bien, le ministère du Travail dispose depuis le 16 novembre 1943 d'un organisme spécial: le commissariat interministériel de la main-d'œuvre. Des modifications de structure sont prévues sur le plan régional et départemental. A l'échelon départemental, un directeur de la main-d'œuvre dirigera l'Office de placement, et un inspecteur du travail réglera les questions relevant de la législation du travail, en particulier l'arbitrage. La même division du travail s'effectuera à l'échelon régional, grâce à un directeur régional de la main-d'œuvre et à un inspecteur divisionnaire du travail, soumis l'un et l'autre, à un inspecteur général du travail représentant le ministre auprès du préfet régional. Tout ce personnel, appelé à collaborer, sera recruté par les mêmes voies.

Ainsi, le ministère du Travail sera-t-il en mesure de remplir la première partie de sa mission: réglementer les conditions d'emploi des travailleurs.

Marcel DUBARD.

(Suite en quatrième page)

La propagande n'est pas la neutralité

affirme M. Philippe Henriot

Le nouveau secrétaire d'Etat à l'information et à la propagande, M. Philippe Henriot, a accordé un entretien à M. Géo Ch. Véran, du „Petit Parisien", au cours duquel il lui a fait part de la tâche qu'il compte entreprendre.

Comment le nouveau ministre conçoit-il la propagande, tout au moins sous la forme à laquelle nous sommes habitués ?

— Nous n'avons à enjoliver aucune vérité nous n'avons rien à cacher, bien au contraire, de la sévérité des jours qui nous attendent. Masi nous avons à expliquer ce qui se passe, ce qui se passera dans telle ou telle éventualité.

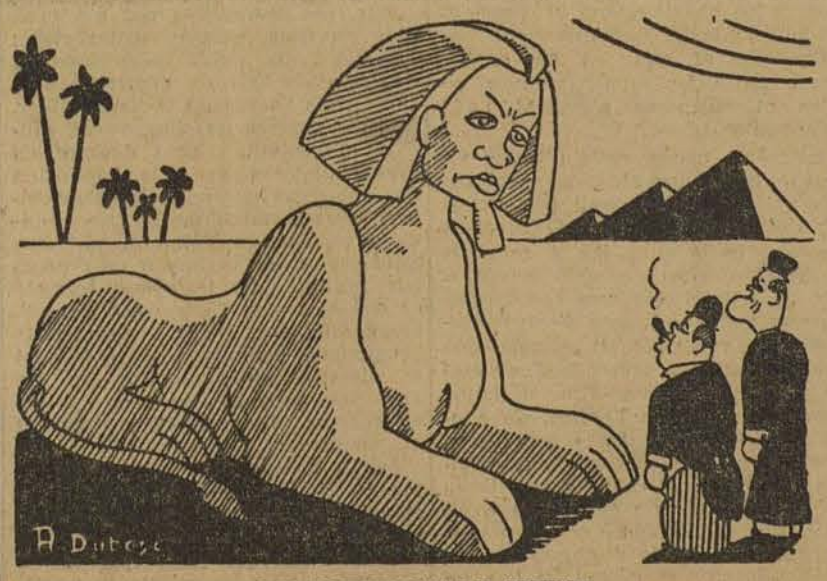
Le secrétaire d'Etat désire ensuite maintenir aussi étroitement que possible le seul lien qui nous unisse, grâce à la radio, aux Français loyaux de l'empire.

Enfin, M. Philippe Henriot entend que la radio française réagisse aux mensonges des postes anglo-américains.

„Assurément, dit-il, des textes gouvernementaux ont interdit de prendre ces émissions, mais personne n'est dupe de cette fiction maintenue trop longtemps. C'est pourquoi je considère que la riposte à des mensonges et à des calomnies quotidiennement répandues sur notre pays est une des tâches essentielles de la radio française.

Le secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande conclut par ces mots :

Je pense que jamais l'occasion n'a été meilleure de parler aux Français du déroulement des événements et de frapper l'esprit de ceux d'entre eux, si nombreux, qui avaient bâti à l'avenir sur leurs désirs. Le moment parait venu de redoubler à leur endroit de loyauté, de probité, afin de refaire autour du gouvernement — et l'information y a aussi son rôle — cette unité française dont nous mesurons mieux la nécessité en constatant les ravages de nos divisions. Devant de tels périls je ne peux pas concevoir quant à moi, que la propagande, la radio et l'information française soient neutres. La propagande n'est pas la neutralité et j'entends, en présentant les faits dans leur vérité, ne jamais m'interdire, bien au contraire, de toujours leur donner leur éclairage français.



LES QUESTIONS DU SPHINX

— Qu'est-ce qui marche à cloche-pied le matin, en boitant à midi et en traînant la jambe le soir?

— L'alliance bolchevico-capitaliste.

ECHOS DE PARTOUT

JE SUIS PARTOUT

Le poisson est noyé

Depuis le 13 novembre, on parlait à Vichy de sensationnels remaniements ministériels.

Les attentistes allaient laisser la place à des hommes énergiques, résolus, franchement partisans de la révolution nationale...

Ou du moins on le disait et nous nous sommes fait l'écho de ces rumeurs.

Finalement, les changements sont beaucoup moins substantiels qu'on ne l'avait escompté.

Et, du coup, les républicains « musclés » se sentent grandement rassurés. Ils estiment même — selon l'expression de l'un d'eux — avoir « gagné la partie ».

Précautions

Les républicains « musclés » n'ont pas vu disparaître M. Bousquet sans amertume. Et avec beaucoup plus d'amertume encore, ils ont subi la promotion de Joseph Darnand qui devient secrétaire général au maintien de l'ordre.

De ce côté, on s'est efforcé de prendre des « précautions ».

Car on redoute naturellement que Joseph Darnand ne réussisse à agir...

Pour limiter les « dégâts », on a flanqué Joseph Darnand d'un secrétaire d'Etat à l'Intérieur : M. Marcel Lemoine, et d'un directeur général de la police nationale, ce dernier M. Parmentier, étant d'ailleurs, sans qu'on l'ait fait tout à fait exprès, en plein accord avec Darnand.

La terre brûlée

La tâche qu'assume Joseph Darnand est particulièrement rude.

D'autant plus que, sans parler des traquenards préparés par les républicains « musclés », ses prédécesseurs n'ont rien fait pour lui faciliter les choses.

Lorsque Joseph Darnand s'est présenté la semaine dernière dans les locaux qu'occupait M. Bousquet, ce dernier avait fait la « terre brûlée »: plus une dactylographe, plus de téléphone, plus un dossier...

Quant aux tapisseries des Gobelins et au bureau Louis XV de l'honorable M. Bousquet, ils avaient également disparu.

A leur place, il n'y avait plus qu'une table de cuisine en bois blanc.

Serait-il vraiment impossible de savoir ce que M. Bousquet a fait des dossiers de son ministère?

M. André Parmentier

M. André Parmentier, qui vient d'être nommé directeur général à la police nationale, arrive de Rouen où il était préfet régional.

Mais ce n'est pas un préfet de carrière. C'est un préfet « hors série ».

Avocat, député de Dunkerque de 1932 à 1939, il fut du petit groupe qui, avec Philippe Henriot, Marcel Boucher, le chanoine Poliman, l'abbé Bergey, etc., s'opposa autant que faire se pouvait à la folle guerre.

Ces antibellicistes eurent en la circonstance d'autant plus de mérite que leurs chefs de file(?) tels les Louis Marin et les Ybarnegaray se laissaient entraîner derrière Mandel et Léon Blum.

Les hostilités venues, M. André Parmentier ne se déroba pas à son nouveau devoir. Son courage militaire égala son courage civique. Sa qualité de député, il la répudia pour pouvoir s'engager volontairement dans les chars d'assaut. Toujours en première ligne, il fut quatre fois cité.

Après l'armistice, toujours acquis à l'idée d'un rapprochement franco-allemand, il accepta les délicates fonctions de préfet des Vosges. Il réussit si bien qu'on lui confia la préfecture régionale de Rouen. Il y est resté seize mois seulement. Il s'occupa surtout de politique et de police, laissant avec raison aux préfets délégués des cinq départements normands agissant sous son contrôle le soin de l'administration proprement dite.

Politique et police furent dirigées de main de maître en complet accord avec les autorités d'occupation auprès desquelles ses mérites de soldat et de combattant lui avaient valu — comme ce fut le cas de Darnand — un large crédit de confiance et d'estime.

AU PILORI

Où est donc la France?

M. Dumoulin de La Barthète a rejoint la dissidence, de sa propre autorité il est nommé ambassadeur à Berne de la « France libérée ». Il a emmené avec lui M. François de Menthon, en attaché d'ambassade, frère du ministre (?) de la Justice et de Gaulle. La France est bien représentée en Suisse par ces deux fantoches.

Mais que dit l'ambassadeur de France? Qu'en pensent les Français de Suisse qui, depuis longtemps étaient écœurés de l'attitude des milieux diplomatiques français Comme le disait un Suisse récemment: « Où est donc la France? ». Certainement pas à l'ambassade de Berne.

Un joli monsieur

Le F. de Menthon qui a rejoint la dissidence en Suisse est un de ceux qui ont fait à Berne une besogne antifrançaise. C'est lui qui favorisait l'entrée dans ce pays de tous les gaullistes et fournissait des renseignements déplorables sur ceux qui étaient hostiles à l'Angleterre. Il avait comme intime un Français, évidemment colonel, Fleury, demeurant à Genève, président pour la Suise de la Section française des combattants et qui d'un autre côté, est bien connu comme un F.:. notoire.

N'est-ce pas à la suite des démarches faites par ces deux personnages que le représentant du Maréchal s'est vu interdire l'entrée de la Suisse?

Tout s'explique

On sait que l'an dernier, une marée humaine de Juifs se rua vers la Suisse pour se mettre à l'abri des persécutions des « mauvais Français ». Leurs protecteurs auprès des autorités suisses furent, comme par hasard, Dumoulin de La Barthète et de Menthon, et par qui furent-ils alertés? Quel fut, dès cette époque, l'agent de liaison? Le dénommé Nicolle, agent communiste avéré, exleader du parti communiste suisse dissous par les autorités fédérales, et le « facteur » avec la France n'était autre qu'un employé du B.I.T. demeurant à Saint-Julien-en-Genevois et qui faisait chaque jour l'aller et le retour entre la France et la Suisse.

Tout s'explique.

Du balai

Se décidera-t-on un jour à épurer le Quai d'Orsay et à liquider les traîtres du parti des généraux qui y sévissent toujours et dont l'idole reste M. Léger.

Sait-on qu'il est interdit, en zone Sud, de mettre en cause ce personnage, de dénoncer son rôle néfaste, et le mal qu'il fit à notre pays?

La censure du Quai d'Orsay n'admet pas que l'on mette en cause M. Léger, et elle oppose un veto formel à toute publication le concernant.

Balayons tout cela.

NOTRE COMBAT

Les stratèges

L'attention des stratèges de tout poil se reporte en ce moment sur la lutte titanesque qui se déroule en Russie soviétique. Le café du Commerce est le théâtre d'entretiens définitifs. Chacun expose ses plans, fait valoir son opinion, pousse ici un corps d'armée, là une division blindée, décrit, dans une vision prophétique, la victoire de l'un et la défaite de l'autre. Tout cela en se jetant des bocks derrière la cravate, bien assis sur une banquette ou sur une chaise de rotin.

C'est très simple, comme on voit, de conduire une guerre, beaucoup plus simple que de la faire.

D'ailleurs les pronostics de ces excités sont, fort heureusement, sans influence sur le cours des opérations. Il n'est pas besoin de l'avis de quelques huluberlus pour faire comprendre à ceux qui ont encore la tête bien en place que la bataille qui se livre pour l'avenir de l'Europe est particulièrement rude et que si le barrage allemand venait à céder, c'en serait fait de nous... et des autres, même et surtout de ceux qui n'y croient pas.

Deux forces gigantesques s'affrontent. L'une d'elles l'emportera sur l'autre, à l'heure dite. Malgré les fluctuations inévitables d'un combat d'une telle ampleur, la science finira par triompher de la masse, la qualité de la quantité.

Et ce jour-là, nous espérons que nos tacticiens amateurs ne manqueront pas de nous donner des explications aussi claires que précises... si toutefois ils n'en ont pas perdu le goût.

* * *

Le général Delattre de Tassigny est arrivé en Afrique du Nord. Le 8 novembre 1942, lorsque les Anglo-Américains débarquèrent en Algérie et au Maroc, Delattre de Tassigny se trouvait dans une caserne du département de l'Hérault, qu'il quitta avec ses soldats et un canon pour soutenir les Anglo-Américains dans la mère-patrie. Ayant rencontré deux gendarmes, le général et ses hommes se rendirent sans coup férir. Delattre de Tassigny fut condamné plus tard par une cour martiale française à un an de prison. Il réussit à s'échapper et à gagner la capitale anglaise.

On admettra tout de même que la « doulce France » n'a pas de rigueurs extrêmes... Un général qui emmène des hommes dans la rébellion ouverte, même si ce général se « dégonfle » devant deux gendarmes, reçoit généreusement d'une « cour martiale française » un an de prison.

Mais où la « doulceur » de la France atteint son paroxysme, c'est certainement lorsque ce général d'opérette condamné à un an de prison parvient encore à s'échapper...

A part ça, la France vit la « Révolution Nationale ».

LA GERBE

« O. K. America »

— Tout va bien en Amérique, affirment, à tort et à travers, de zélés propagandistes, enthousiastes de libération et amateurs de corned beef.

Tout va bien, certes, dans ce paradis du nouveau continent, à cela près que les grèves y succèdent aux grèves et que les conflits sociaux, en dépit de l'état de guerre, y atteignent un degré d'acuité que l'on n'eût jamais envisagé en temps de paix.

Si l'on songe que les cheminots yankees, qui gagnaient, en 1934, une moyenne de 150 dollars par mois, réclament, à l'heure actuelle, 3 dollars d'augmentation journalière, et sont en grève parce qu'on ne leur propose qu'une majoration de 4 cents à l'heure, on peut se faire une idée de l'effrayante montée des prix et du marasme qui règne outre-Atlantique.

Et ce sont là les gens qui prétendent apporter au vieux monde des solutions sociales et une organisation économique durable!

Popularité en baisse

La popularité de Roosevelt, déjà fortement entamée par l'échec du funeste «New Deal», n'a pas résisté à l'entrée en guerre et aux désastres qui l'ont suivie. On sait que le plus belliciste des présidents américains a résolu néanmoins de solliciter, pour la quatrième fois, les suffrages de ses concitoyens. Il compte sans doute sur la corruption judéo-capitaliste, car sa cote personnelle est au plus bas. Un récent referendum de l'Institut Gallup a démontré que 48 pour cent des Américains, environ, sont résolument hostiles à la guerre. C'est-à-dire à Roosevelt. Et un correspondant du « New Chronicle » écrivait récemment de Washington, dans un style plein de candeur réprobatrice:

« Vous seriez stupéfaits et même terrifiés de constater avec quelle aigreur on critique ici le président des USA.»

La guerre juive ne paie pas. Ses instigateurs devront, à la longue, subir le juste châtiment que leur prépare la Némésis éternelle.

La bataille fait rage sur le front de l'est

(Suite de la première page)

Il s'agit là d'une tentative d'élargissement vers le Nord de la percée bolcheviste. Des combats aux péripéties changeantes s'y déroulent. Le cours ultérieur des opérations montrera, dit-on à Berlin, si la poussée soviétique essentielle continuera de se faire sentir dans le secteur central ou si les Rouges seront obligés de déplacer le point d'application de leurs forces.

Les pertes éprouvées par les Soviets au cours de cette offensive sont très élevées. Il en est de même dans le secteur de Vitebsk où depuis le début de l'offensive d'hiver, plus de 930 chars d'assaut ont été détruits.

Au terme des trois premières semaines de la campagne d'hiver le total des pertes soviétiques en chars s'élève à plus de 2.000.

Dans la presqu'île de Kertsch les Russes ont une nouvelle fois débarqué. Les combats se poursuivent auxquels participe avec efficacité l'aviation.

Au sud-ouest de Dniepropetrovsk plusieurs divisions soviétiques sont passées à l'attaque sous la protection de l'artillerie et de l'aviation. Les combats qui sont en cours dans le secteur se déroulent sur un front assez étroit. Jusqu'ici 55 chars ont été détruits.

Dans le secteur de Kirovograd, les troupes allemandes sont parvenues à briser de nouvelles attaques soviétiques; il en a été de même à Retschitza.

EN ITALIE

Sur le front italien, il n'y a toujours aucun changement notable. Toutes les attaques anglo-américaines se brisent contre les lignes allemandes.

L'organisation de l'économie de guerre nippone

(Suite de la première page).

Le ministère du Ravitaillement, absorbant, avec le ministère de l'Agriculture, une partie des services de l'ancien ministère de l'Economie nationale, et destiné à regrouper les forces paysannes menacées, au cours de ces dernières années, par l'industrialisation rapide du pays ; enfin, surtout, le ministère de l'Armement, placé sous le contrôle direct du premier ministre, le général Tojo, et chargé, à l'image du ministère allemand, d'organiser la mobilisation civile et de diriger l'ensemble des industries de guerre.

La création des trois nouveaux ministères, auxquels il convient d'ajouter, pour l'exploitation des territoires conquis, celle plus ancienne du ministère de la Grande Asie Orientale, doit permettre, dans l'esprit des dirigeants nippons, de surmonter les obstacles qui provenaient de la complexité bureaucratique traditionnelle et que les chevauchements entre les administrations civiles et militaires n'avaient fait qu'accroître.

En même temps, cette réforme visant à introduire plus de souplesse et d'unité dans l'appareil administratif s'est accompagnée de diverses mesures concernant les « rapports de l'Etat et de l'économie privée ». Sur ce point, sans que l'on puisse prendre une vue exacte d'une évolution très complexe, il semble que l'on se trouve en présence d'une étape importante, peut-être décisive, sous l'influence de l'armée, du contrôle de l'Etat sur les « monopoles mammouths » au détriment des grandes « dynasties » familiales. Déjà, depuis le début du siècle, on avait vu s'affirmer, à côté de ces dernières, de puissants trusts étatiques ou semi-étatiques. Aujourd'hui, si l'on en croit la presse nippone, cette évolution, par suite notamment du développement des « Corporations de contrôle », serait en voie de se précipiter : déjà les trusts Sumitomo (matières premières) et Mitsubichi (Industrie lourde) auraient été transformés en entreprises semi-étatiques, et il n'est pas jusqu'au trust Mitsui, le plus ancien et le plus puissant des syndicats familiaux, qui ne serait à son tour prochainement atteint dans ses privilèges.

* * *

Les conséquences de ces diverses réformes ne manqueront pas d'être importantes tant au point de vue de la structure sociale du pays qu'en ce qui concerne le développement de la production de guerre elle-même.

Sur ce dernier point, l'intervention énergique de l'Etat doit permettre d'orienter la totalité de l'activité nationale vers la satisfaction des besoins militaires. Déjà, l'action du ministère de l'Armement (qui a commencé à fonctionner le 1er novembre dernier) s'est fait sentir avec vigueur. Les entreprises ont été divisées en trois grandes catégories : industries de paix, industries-clefs de la production de guerre, petites entreprises reconnues indispensables.

Les premières (textiles, verre, produits alimentaires, etc.) devront en grande partie mettre à la disposition des industries de guerre leurs machines, leurs installations et leur main-d'œuvre, une exception devant être faite cependant en faveur de l'industrie textile, déjà fortement touchée et qui sera transférée vers le sud. Quant aux entreprises visées par le programme d'adaptation qu'a élaboré le ministère, elles devront être les unes transformées, les autres mises en réserve, d'autres enfin purement et simplement dissoutes.

Les industries-clefs sont au nombre de cinq : charbon, fer et acier, métaux légers, constructions navales, constructions aéronautiques. C'est naturellement sur elles que seront concentrés tous les efforts en matières premières, carburants, capitaux, main-d'œuvre, mais l'aviation considérée comme la base essentielle de toute la production d'armements et comme un facteur décisif pour la conduite de la guerre, occupera dans le plan de réorganisation une place dominante.

Enfin, un tri sévère sera opéré dans la troisième classe, celle des petites entreprises et entreprises artisanales, qui sont particulièrement nombreuses au Japon et avaient été souvent trop durement touchées par la pénurie de matières premières. Celles qui peuvent constituer un complément direct aux fabrications de guerre verront leur situation améliorée : les autres seront sacrifiées, un budget de 5,7 milliards de yens ayant été prévu pour indemniser leurs propriétaires. Dans le commerce également, un vaste programme de concentration a été mis au point, qui atteindra notamment toutes les entreprises d'exportation dont le chiffre d'affaires, en 1941 et 1942, avait été inférieur à 5 millions de yens.

* * *

Il reste à savoir quelle influence ces transformations économiques profondes imposées par la guerre exerceront sur la structure sociale du Japon. Le rôle de plus en plus déterminant joué par l'armée, l'appel à un patriotisme qui n'a guère d'équivalent dans aucun autre pays ont écarté toute crise dans le peuple, tout conflit aigu entre le capital et le travail. Mais il est certain que le déséquilibre résultant de l'existence d'un petit nombre de grands trusts industriels à côté d'une immense classe paysanne et artisanale relativement peu évoluée pose au gouvernement nippon de graves difficultés dont il est difficile de prévoir la solution dans l'avenir. Il est toutefois permis de penser que l'impulsion nouvelle donnée à l'activité paysanne par les nécessités du ravitaillement autarcique, l'accentuation du contrôle de l'Etat sur les trusts, enfin la concentration forcée des petites entreprises contribueront largement à modifier l'aspect du problème.

Paul DUMUR.

Deux ans de guerre dans le Pacifique

Le grand quartier impérial japonais vient de publier un communiqué récapitulatif des pertes infligées par les forces nippones aux armées de terre, de mer et de l'air anglo-américaines au cours des deux ans écoulées :

Les Nord-américains ont perdu 227.000 hommes de troupe, les Britanniques 122.000 hommes. Les Japonais ont fait face dans le Sud à 1.000.000 d'hommes (Nord-Américains, Britanniques, Hollandais troupes indigènes). L'ennemi a laissé dans ce secteur 144.000 morts et blessés, 4.412 avions ennemis ont été abattus et 289 transports de toutes sortes saisis.

La marine de guerre japonaise infligea aux marines ennemies pendant les deux années d'hostilités les pertes suivantes : navires coulés : 18 navires de ligne, 27 porte-avions, 98 croiseurs, 79 destroyers, 107 sous-marins, 6 navires de type inconnu, 4 navires spéciaux, 8 canonnières, 7 dragueurs de mines, 25 torpilleurs, 31 petites unités.

Endommagés : 15 navires de lignes, 12 porte-avions, 56 croiseurs, 47 destroyers, 52 sous-marins, 5 navires de caractéristiques inconnues, 2 navires spéciaux, 6 cannonières, 1 dragueur de mines, 5 torpilleurs, 26 petites unités.

D'autre part 688 transports ont été coulés par d'autres armes que la marine, tandis que 657 transports étaient d'autre part fortement endommagés et 603 légèrement endommagés, 5.158 avions ont été abattus.

Les pertes japonaises s'élèvent à 159.000 hommes morts ou blessés.

La marine japonaise a perdu, d'autre part, 1 navire de ligne, 2 porte-avions, 3 croiseurs, 22 destroyers, 11 sous-marins, 2 navires spéciaux. Un navire de ligne, 2 porte-avions, 5 destroyers, 5 sous-marins, ont été endommagés. 96 transports ont été coulés.

1203 avions japonais se sont jetés volontairement sur leurs buts.

"POESIE" JUIVE

Une anthologie poétique du XXe siècle éditée il y a une vingtaine d'années et qui, de ce fait, ne pouvait embrasser qu'une période assez réduite de notre siècle, vient de me tomber par grand hasard sous les yeux.

Dans cette anthologie on peut noter de nombreux noms dont la renommée n'a pas réussi à franchir ces quelques lustres, ce qui ne peut surprendre à la lecture des œuvres, pourtant choisies, de ces poètes qui se révèlent d'une qualité bien inférieure.

Bien que l'on y relève les noms de Charles Maurras, de la Comtesse de Noailles, de Paul Valéry, de Paul Claudel, de Léon-Paul Fargue. Tristan Derême, cette publication ne fait guère honneur à M. Robert de la Vaissière qui en a pris la responsabilité. Aussi fûmes-nous conduit naturellement à lire la préface par laquelle il tente de justifier cette entreprise.

On y voit les poètes divisés en extrême-droite et extrême-gauche, ce qui situe bien l'époque (nous sommes en 1923 où les mœurs du régime débordent dans tous les domaines) et on peut y lire ceci qui est cause que je me suis arrêté au travail de M. de la Vaissière et qui prouve définitivement la haute inspiration de ce dénicheur de poètes (de Maurice Rostand à Jean Cocteau en passant par René Bizet). Donc écrit le préfacier:

« Il faudrait accorder une place particulière aux poètes juifs (parmi lesquels il convient de citer au premier rang MM. Spire et Fleg), réalisant une poésie âpre, concentrée, spécifiquement et volontairement juive, et de ce fait, vagabondant avec une nostalgique ardeur hors de toutes les limites traditionnelles. »

Et d'accorder cette place dans son anthologie à ces messieurs juifs. Ce qui nous permet d'apprécier cette âpre poésie concentrée et (heureusement) spécifiquement juive.

Sous le titre: « Humain! trop humain. » M. Spire nous transporte dans son monde poétique. Suivons-le:

Mon père savait le latin
Ma mère jouait du piano
Et faisait des visites
Comprends-tu, petite
Comprends-tu?

J'avais un précepteur,
Un cheval,
Un fusil,
Un piqueur et des gardes...
Comprends-tu?

Mais j'aimais trop les livres
Les cœurs et les yeux tristes,
Comprends-tu, ma petite?

Nous aimions trop les larmes,
Les amants, les vaincus,
Les passants et les routes...
Allumons notre feu,
Epoussetons nos livres,
Comprends-tu?

Epoussetons nos livres,
Et brossons nos habits,
Et cirons nos souliers...
Comprends-tu?

Et cirons nos souliers,
Et lavons la vaisselle,
Comprends-tu, chère petite?
Comprends-tu?

Et toi, lecteur, comprends-tu? Ces Juifs tout de même! quels poètes!

Et ceci encore du même:

CES GREVES!

La jeune femme,
Le cou assez nu,
Les seins pas très retenus
Et les mollets pas très vêtus,

La jeune femme, sur le sofa,
De la mousse de chocolat,
Sur la lumière de ses dents,
Et sur le rouge de ses lèvres:
Que pensez-vous de ces grèves?

Ces grèves, plus de métro!
Et quels taxis!
Et quels chauffeurs!
Et quels pourboires!

Et si les galeries fermaient!
Et mes bonnes, s'ils les débauchaient!
Qui ferait mon lit?
Mon ménage?

Et mon mari,
Et ses amis,
Quand pourraient-ils mettre leur habit,
Et quand m'emmener en vacances
S'ils les obligent à travailler?

Où aller, Monsieur, où aller?
En Suisse, en Italie,
En Algérie, en Tunisie,
En Pologne-aux-Polonais,
En Tchécoslovaquie, en Yougoslavie,
En Grèce, au Maroc, en Espagne,
En Russie, Monsieur, en Russie,
Ou en république Rhénane?

Ouvrier, que je n'aimais plus guère,
Puisque tu ne veux pas mieux que moi,
Ouvrier qui trouble ma vie,
Qui détraque tous mes projets
A l'heure où mon âme vieillie
Flanche et songe à la paix,

Comme je t'aime cet après-midi!

On dira ce qu'on voudra de M. Spire, mais que penser de M. de la Vaissière, son laudateur?

Il faudrait tout citer pour montrer la bêtise et l'abjection de ce youtre, sacré poète. Contentons-nous pour finir de ce passage du poème: « Ecoute, Israel ».

ECOUTE, ISRAEL

Ecoute, Israël,
Les torrents roulent encore les pierres rondes
Pour les frondes des Davids futurs,
Les carrières sont pleines de meules de grès [fins
Pour retailler les pointes de tes vieilles [épées;
Tu trouveras des tours, des marteaux, des [enclumes
Pour reforger les socs de tes vieilles charrues
En brownings élégants qui claquent d'un [bruit sec.

Ecoute, Israël!
Aux armes!

Avez-vous compris, braves aryens? que dites-vous de ces élégants brownings au bruit sec...

Tournons la page et « vagabondons avec une nostalgique ardeur hors de toutes les limites traditionnelles » en compagnie de M. Edmond Fleg, né à Genève, normalien (comme Léon Blum) auteur dramatique, membre de la légion d'honneur. Ce beau monsieur nous parle de la Morgue.

Petite gare de province,
Trains pour l'au-delà...
Est-ce une âme penchée vers l'eau, cette [ombre mince?
Dante venait s'accouder là.

Dalles de plomb. Pieds bleus. Ventres crus
Sous les robinets des cages vitrées.
Trous aux tempes. Cous dépendus.
Boursouflures des joues noyées.

Morts inconus... Comme ils sont bien tenus:
Chacun, sur trois registres, a son numéro...
Fatigue et famine,
Alcool, luxure, crime,
Cercles de l'Enfer, entre quatre murs blan- [chis à la chaux!

N'as-tu rien lu d'écrit sur la porte, Dante?
— « Par moi, on sort de la cité dolente,
Par moi, on sort de la douleur et de l'éter-
Retrouvez *l'espérance, vous qui* sortez! *[nité,*

Laissons les autres poètes juifs. Ces deux-ci, les plus grands, nous suffisent.

Mais pourquoi faut-il que nous tombions sur ce poème de Paul Morand, intitulé « Mort d'un autre juif » où nous pouvons lire:

C'est parce que ce régiment de tueurs est [strictement gouvernemental,
c'est parce que ce peuple a peur de sa révo- [lution
comme de tout ce qui pourrait le rendre à [lui-même, c'est-à-dire à son néant,
c'est parce qu'il n'imagine pas d'autre bien- [être
que de se sentir tous blottis autour de l'Etat
comme autour d'un poêle,
c'est parce que les hommes sont heureux [d'obéir
et de n'avoir pas à être libres,
qu'il y a du sang gelé
sur le quai de l'Issaar,
et qu'un cadavre de Juif est là,
mains liées derrière le dos,
nu jusqu'à la ceinture.
Très vert sur la neige,
le front haut serré entre les cheveux de laine,
il a repris une majesté orientale
calme, comme de savoir que par sa mort
ce qu'il sentait en lui d'immortel
est assuré en effet de ne plus mourir.
Ses joues portent l'empreinte de clous de [souliers et sa bouche brisée
pend, comme une boîte jadis pleine de cris,
cris d'une race éternellement rebelle
suant tant qu'il faudra le sang noir des ré- [voltes jamais taries
sous le pressoir des lois chrétiennes,
communiquant, sous les fondations mêmes [des Etats,
entre continents, par de mystérieux égouts,
laissant les radios aux propagandes nationa- [les et les câbles aux arbitrages de bourse,
et lui, parmi les plus grands de cette race,
sans autre patrie que son esprit,
heureux d'être pauvre et niant toute autre [possession que celle des Textes,
courtier d'idéal touchant à chaque révolte sa [commission
secrétant une pensée acide qui corrode les [doctrines aliennes,
inépuisablement généreux et fidèle à la [vérité,
sous le masque d'une éternelle trahison,
mais singulièrement redoutable.

M. Paul Morand est-il juif? S'il ne l'est pas, il fait bien partie de toute la racaille littéraire ayant mis son esprit au service de la juiverie, pensant, parlant, écrivant juif — spécifiquement et volontairement, comme le dit si bien M. de la Vaissière. « L'âpreté » de sa poésie rejoint celle de M. Spire, mais elle nous écœure encore plus sous sa plume.

Combien d'autres comme lui qui feraient bien d'écouter cet avertissement:

Ecoute, Israël!
Aux armes!

Mais au fait, cet appel n'a-t-il pas été déjà entendu? Israël n'est-il pas en armes depuis 4 ans déjà, ou plutôt n'a-t-il pas armé pour lui les pauvres imbéciles de goïms qui ont cru à cette radio qu'il abandonne soi-disant aux propagandes nationales (Morand dixit).

Pierre FELI.

L'esprit d'Alfred Capus

d'après Louis BALDY

Je l'ai connu au déclin de sa vie. Le millionnaire qu'il avait cessé d'être retrouvait sur le tard les soucis du début. Il retrouvait aussi pour en suporter les épreuves, ce même et gracieux stoïcisme du temps où les papiers qu'il livrait aux journaux voisinaient sur sa table avec ces feuilles bleu azur qui « Au nom de la République française vous font sommation avec l'aide de la force armée... » Car les huissiers ont aussi leur blindés. Mais ceux-là sont inexpugnables.

— J'ai connu jadis un huissier qui portait le même nom que vous, répondit Capus à l'homme qu'on venait d'introduire.

— C'était mon père, avoua celui-ci.

Trente ans auparavant, ce père avait saisi le petit mobilier de la rue des Ecoles, et maintenant le fils venait saisir le fastueux manoir tourangeau.

— Laissez-moi croire qu'il s'agit d'une « vendetta », répondit en souriant Capus.

Pourtant après ce dernier coup, sa formule du « Tout s'arrange » reçut un léger additif : « Ça s'arrange quelquefois très mal, mais enfin ça s'arrange. »

La vérité est qu'il jouait à tous ces jeux que l'on appelle de hasard et qu'il perdait au baccara ou au poker les millions que lui rapportait son théâtre.

« De toutes les manières de dilapider sa fortune, il n'en est pas de plus stupide que celle de la risquer au jeu », proclame quelque part un de ses personnages. Mais lui-même était sans force pour lutter contre les tentations et les séductions de son vice.

Près de ma table de travail, sur une étagère propice, son théâtre choisi est à portée de mes dix doigts. Au plus noir des heures mauvaises, il n'est que d'atteindre un volume et de l'ouvrir à tout hasard. Quel cafard pourrait résister à des facéties de ce genre. J'en choisis une entre cent autres :

« Là-bas, à X-sur-Garonne, personne ne saluait cet individu, alors on l'a élu député pour lui faire quitter le pays. »

Octave Mirbeau, chez qui Sacha Guitry m'amenait quelquefois, aimait à raconter l'éphémère existence d'une minuscule publication appelée « La Grimace », et qu'il rédigeait de concert avec Paul Hervieu et Capus. Une table et trois chaises meublaient l'unique pièce qui abritait les rédacteurs et le personnel dirigeant.

Un jour Capus mit le nez à la vitre et inspecta la rue. Un convoi mortuaire passait :

— Pourvu que ce ne soit pas notre abonné ! soupira-t-il.

Il n'y a pas d'esprit plus français que le sien et dès qu'on veut trouver une ascendance à ses pensées et à son style, il faut aller vers les classiques et chercher parmi les plus grands.

Quels La Rochefoucauld ou quels Chamfort eussent refusé leur aval à ces quelques lignes: « Il y a des femmes qui font souffrir des quantités d'hommes; d'autres s'acharnent sur un seul, ce sont des femmes fidèles. »

RIMBAUD

« Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage » (1). Son passage sur la terre laissa une empreinte ineffaçable dans l'histoire de la littérature. Aujourd'hui chacun cherche à trouver dans cet éternel vagabond quelques parcelles de génie enlisées dans ses ténébreuses visions. Le discrédit porté sur lui comme sur Verlaine par quelques esprits malveillants ne peut atteindre sa mémoire que nous vénérons comme celle d'un précurseur, d'un chef d'école.

Ce visionnaire de quelques années nous laissa, pendant le peu de temps qu'il fut l'interprète des messages divins, une étonnante somme de poèmes tous empreints d'une couleur indéfinissable. Cette couleur des vers, il devait la voir de ses yeux d'illuminés comme nous autres admirons la beauté d'un soleil couchant où l'éclosion des fleurs au printemps.

« L'Etoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
l'Infini roulé blanc de ta nuque à tes reins;
la mer a perlé rousse à tes mannes vermeilles,
et l'homme saigné noir à ton flanc souverain. »

La couleur de l'Infini, il la vit dans son esprit, et le « livré à la tranche vert-choux » n'est qu'un exemple éclatant de ce que ses prunelles grandes ouvertes sur l'humanité découvraient parmi les vices et les débauches.

Cette vision subite dont le nom est poésie devient sous la plume de Rimbaud la source bienfaisante qui jaillit des sables arides. Sa valeur est immense puisqu'elle est la maîtresse de toute son œuvre. Non seulement ses vers en sont empreints mais également les « Illuminations » et plus encore sa « Saison en Enfer » vrai rêve inconscient dont les parcelles jetées en hâte s'assemblent en un ouvrage incroyable, inouï par sa puissance et son barbarisme à la foi.

« C'est le feu qui se relève avec son damné ». Il se releva lui aussi de son rêve, mais celui-ci l'avait épuisé. Désormais sa vie était finie. Il ne lui restait plus qu'à se traîner dans l'ombre, pauvre loque humaine dont la grandeur de quelques années lui faisait un lourd fardeau que ses épaules épuisées ne purent supporter bien longtemps. Alors ce fut la ruine jusqu'à ce que son incurable maladie l'envoya rejoindre ses rêveries achevées.

Certains lui reprochent d'avoir abandonné la poésie au moment où celle-ci le faisait atteindre aux sommets les plus hauts. S'il se retrancha dans sa tour d'ivoire c'est qu'il n'avait plus rien à dire qui soit resté dans le ton de ses débuts et rien n'aurait pu ajouter à la gloire que son œuvre prodigieuse, en quatre années, lui fit acquérir.

Son inconduite — ou ce que nous en connaissons par les récits romancés de Paterne Berrichon dont la rigueur est à contester sur bien des points — fut peut-être nécessaire à sa production comme le vin, le tabac, et la débauche furent les aides indispensables du pauvre Lélian.

Baudelaire par contre n'était pas du même avis — « l'orgie n'est plus la sœur de l'inspiration. Nous avons cassé cette parente adultère » (2) — mais son œuvre fait preuve d'une plus grande recherche, et la couleur dont elle est empreinte n'atteint pas la profondeur, l'acuité, la force qui jaillit de celle de Rimbaud.

Rimbaud est un ange à sa manière qui ne put pendant sa vie qu'être l'interprète des démons dont il se fit le complice. « L'enfer n'est apparu sans voile » proclame-t-il. De son voyage illusoire au pays des damnés il nous rapporte quelques croquis terribles amassés dans sa « Saison en Enfer ». Sorcières, démons, sarabandes infernales, tout lui fut bon, tout fut mis en œuvre pour faire de sa vie un « malentendu » entre le pur et l'impur.

De tous ces carnages, Rimbaud sort malgré tout indemne. Sa vie n'aura pas été inutile. Il aura apporté avec lui un souffle nouveau dont il dota la poésie. Il fut inconsciemment, bien sûr, un chef d'école dont personne jusqu'à présent ne put renouveler le geste.

Il appartient à ce groupe de poètes dont la façon nouvelle d'exprimer leur génie révolutionna les règles établies mais dont la force créatrice a survécu jusqu'à nous; Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Baudelaire, nos maîtres sont toujours en notre esprit et qu'ils se nomment symbolistes d'hier ou surréalistes d'aujourd'hui, le mouvement créateur poursuit toujours sa marche lente et sûre dans les esprits de l'heure présente.

Jacques VANNEREAU.

(1) Paul Claudel. Préface aux Oeuvres complètes, Paris, Mercure de France 1912.
(2) Art Romantique.

LES MAITRES DE LA PEINTURE

RENOIR. — *Le déjeuner du passeur (1881)*

CHRONIQUE PROFESSIONNELLE

L'orientation économique et sociale du pays

(Suite de la première page)

LA CHARTE DU TRAVAIL

D'autre part, M. Bichelonne a de nouveau affirmé sa résolution de s'élever au-dessus des discussions dogmatiques pour entrer dans la voie des réalisations pratiques en hâtant la mise en place des rouages de la Charte du Travail. Il s'agit de doter les familles professionnelles des organismes de gestion sociale prévus c'est-à-dire de créer environ 18.000 syndicats uniques, de placer à leur tête des hommes ayant, outre la compétence, la confiance de leur pairs.

Comme il n'existe encore à l'heure actuelle que quelques centaines de syndicats, on voit l'ampleur de la tâche et la nécessité d'en accélérer l'exécution. Ici encore, le ministre se propose de recourir à de nouvelles méthodes. Les professions étant réparties entre trente familles, il se propose d'établir une collaboration constante par l'institution d'agents de liaison représentant la direction sociale du ministère du Travail. Ils seront au nombre de dix (cinq sont déjà désignés) et prendront chacun en charge trois familles

Les réalisations pourront désormais se succéder à un rythme accéléré: la famille du sous-sol a été entièrement constituée avant la fin de l'année, celle de l'habillement est déjà entreprise. En même temps de nouveaux textes de lois amélioreront la condition des ouvriers et des cadres, notamment en ce qui concerne une protection équitable de la stabilité d'emploi.

Enfin le ministre prévoit la constitution d'un *Conseil supérieur du Travail* qui comprendra, à côté des bureaux des familles professionnelles et de membres nommés à titre personnel, des représentants des Associations professionnelles mixtes, de l'artisanat et des corporations déjà constituées. Les attributions de cet organisme déborderont naturellement sur celles du Conseil supérieur de la Charte; ce dernier conservera son rôle: il sera inclus dans la nouvelle organisation à titre de section permanente.

LES CONSEILS CONSULTATIFS TRIPARTITES

L'aboutissement de la Charte — tel qu'il est défini dans son article 4 — est de faire cesser la dualité qui existe actuellement entre l'organisation économique et l'organisation sociale en créant des organismes de gestion ayant compétence dans les deux domaines. Sur ce point, les déclarations du ministre, telles du moins qu'elles nous sont rapportées, semblent appeler des précisions nouvelles. Il s'est borné à préciser qu'à côté des professions, douées d'un pouvoir de gestion interne, serait institué un organisme de coordination et d'harmonisation économique. Quant au rôle même des conseils consultatifs tripartites (dont trois fonctionnent déjà dans les comités généraux du cuir, de l'habillement et de l'hôtellerie), il consistera d'abord à assurer la liaison entre l'économique et le social.

Ainsi le cadre dans lequel va se développer l'organisation de la structure économique et sociale de la France se dessine-t-il sous nos yeux avec des contours chaque jour plus précis. Il ne s'agit pas de brûler les étapes. Il faut faire la part aux leçons de l'expérience. Pourtant, il importe d'aller vite, de profiter de circonstances au demeurant favorables, de la soif d'ordre qui étreint le pays, en dépit ou plutôt à cause du trouble que les événements ont jeté dans les esprits. La profession organisée sera la base de l'édifice nouveau. Mais le ministre a tenu à rappeler une fois de plus que l'indépendance économique professionnelle ne saurait être une fin en soi. Elle n'est ni possible ni souhaitable: « Il serait dérisoire de retrouver au terme de l'économie organisée, l'indépendance des professions l'une par rapport à l'autre, ce qui constituerait un libéralisme plus dangereux dans ses effets que le libéralisme classique, car les avantages quune profession peut acquérir ne doivent pas l'être au détriment des autres professions. » Entre les professions organisées, l'Etat qui a charge des intérêts de la collectivité, doit demeurer l'arbitre Et c'est à lui et à lui seul qu'il appartient de déterminer l'orientation générale qui relève en définitive de la politique.

Marcel DUBARD.

— Je te fais la raie sur le côté?
— Non, pas sur le côté, Sur la tête

ÉTAT FRANÇAIS

SERVICES DIPLOMATIQUES DES PRISONNIERS DE GUERRE

Délégation de Berlin
Hotel zur post
Letsehin Kreis Lebus

CONCOURS
DE LA PIECE EN UN ACTE
« PRISONNIER »

Afin de pouvoir donner satisfaction aux demandes des centres d'entr'aide concernant la diffusion, au cours des spectacles « Prisonniers » de pièces en un acte, écrites par des prisonniers de guerre:

1°) la direction générale des centres d'entr'aide et le journal *Toute la France* organisent, à partir du 15 novembre 1943, un concours pour la réalisation d'une pièce en un acte, esprit « Prisonnier » pouvant traiter de la captivité, du retour, etc... La durée de cette pièce pourra être de 20 à 45 minutes, au choix du ou des auteurs;

2°) seuls, les auteurs captifs et libérés peuvent participer à ce concours qui comprendra deux sections:

a) les auteurs en captivité,

b) les auteurs libérés;

3°) les prix affectés à ce concours sont, pour chacune des sections, de: un premier prix de 10.000 francs; un second prix de 5 000 francs; un troisième prix de 3.000 francs et un quatrième prix de 2.000 francs;

4°) un jury, composé d'auteurs qualifiés (anciens prisonniers ou combattants) décidera de l'attribution de ces prix. Ses décisions seront sans appel;

5°) les manuscrits intéressant chaque section devront être adressés avant le 15 avril 1944 pour les auteurs en captivité à la direction des services artistiques du commissariat général aux prisonniers de guerre rapatriés, Maison du Prisonnier, 1, place Clichy, Paris, par l'intermédiaire du service diplomatique des prisonniers de guerre, 47, rue Cortambert, Paris XVIe.

Ces manuscrits devront être libérés de tout engagement.

6°) Les pièces primées seront ronéotypées et envoyées dans les centres d'entr'aide en vue de leur diffusion éventuelle au cours des spectacles donnés au bénéfice des prisonniers de guerre;

7°) les organisateurs du concours, en égard aux circonstances, se réservent le droit d'apporter aux conditions dudit concours toutes modifications qu'ils jugeraient nécessaires. Ces modifications seront portées à la connaissance des intéressés, au fur et à mesure de leur décision, par les moyens d'information les plus judicieux.

NOUVELLES BREVES

NEW-YORK. — 8500 ouvriers de la Cramp Ship Building Co sont entrés en grève à Philadelphie.

NAPLES. — Victor-Emmanuel III a décerné à Staline la plus haute distinction de l'ancienne monarchie italienne, l'ordre de l'Annonciade. Staline devient ainsi, d'après les statuts de l'ordre, le cousin du roi félon.

RANGOON. — Subhas Chandra Bose vient d'arriver en Birmanie, où le siège du gouvernement de l'Inde libre a été fixé. Le chef du gouvernement national hindou a adressé au peuple hindou sa première allocution radiodiffusée.

CALCUTTA — 350 instituteurs hindous, dont 110 femmes, font actuellement la grève de la faim à Ahmadabad pour protester contre l'augmentation constante du coût de la vie.

ANKARA. — L'épidémie de typhus est en recrudescence dans quelques régions de l'Anatolie devant la négligence de la population à observer les mesures d'hygiène.

LISBONNE. — Les compagnies pétrolières des Etats-Unis envisagent de renforcer sensiblement l'exploitation des puits vénézuéliens, afin de répondre aux besoins de la guerre; le Vénézuéla réclame en contre-partie une participation plus grande aux bénéfices.

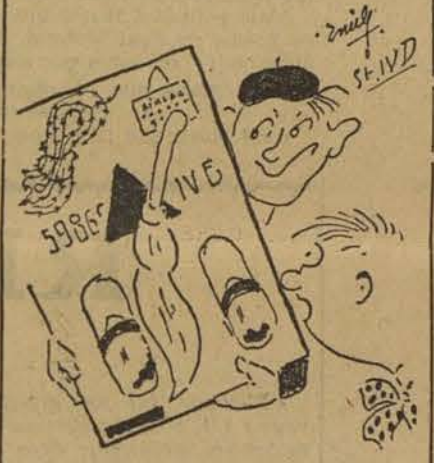
LISBONNE. — Le président du Conseil du Portugal, M. Salazar, et l'ambassadeur du Brésil, M. Fontoura, viennent de signer un accord concernant la langue portugaise, afin que les textes rédigés en cette langue dans les deux pays suivent des règles identiques.

STOCKHOLM. — Le journal britannique « New Leader » déclare que la signature de la paix ne marquerait nullement la fin de la guerre aérienne car dès maintenant le big business s'arme pour la guerre commerciale.

STOCKHOLM — M. H.W. Ewatt, ministre australien de la justice et des affaires étrangères, a annoncé que l'Australie et la Nouvelle Zélande confèreraient en janvier sur des questions d'intérêts communs des deux pays et sur leur politique dans le Pacifique du sud-ouest.

COMMUNICATIONS

VAILLOT Armand, Mle VI A 15.406, fait savoir à son camarade Meaux Jean du Stalag VI D, qu'il est actuellement au Stalag III C, Kdo F. 804. P. U. 530. Serait très heureux d'avoir des nouvelles de Deon Raymond. Si possible me donner son adresse ou lui faire savoir que j'aimerais bien récupérer la méthode, les livres et les pipes que je lui avait laissés en mai 1942 au Kdo 125.



— Vise un peu la chique panoplie de prisonnier que le père Noël m'a apportée.

DECKE Victor, Mle 39467, Stalag 369, à Kobierzyn über Krabau 2, Général Gouvernement, Bloc II, baracke 36, du 151e R.I.C.R.E., demande adresse du lieutenant Bro, de son régiment, pour affaire personnelle.

DUFOUR Roger, Mle 27785, Stalag V A, du 110e B. C. P., 3e Cie, désirerait connaître le nom et l'adresse du lieutenant qui commandait cette compagnie.

BEAUGENDRE Georges, Mle 58.881 Stalag XIII D, Kdo 2636, désirerait avoir des renseignements sur la mort du sergent Jourdan Albert, classe 1934, motocycliste, à l'E. M. du 41e R. I., présumé tué aux environs de Cheaulnes (Somme).

QUELLEC Georges, brigadier Mle 75.960, Stalag VII A, Kdo 2498, désire entrer en relation avec le lieutenant Jakson du 404e régiment D. C. A., 3e Cie, 1er groupe, fait prisonnier le 24 juin 1940 au Col de Donont, pour affaire importante le concernant.

Reproductions et traductions interdites sans l'autorisation expresse de la Rédaction.

Le Trait d'Union

Administration et Rédaction :
BERLIN SW 68
Kochstrasse 22—26

LA RANDONNÉE DE BALLY GANJ

par O.-P. GILBERT

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Des trafiquants d'armes tentent de faire passer du matériel de guerre en Chine. Afin de détourner les soupçons du lieutenant Blain, chargé de la surveillance de la frontière, ils ont envoyé Marie Webster journaliste pour la circonstance, faire un reportage sur la vie que mène Blain.

Du blockhaus les mitrailleuses crachent la mort sans arrêt par delà la palissade de bambou. Aucun des assaillants n'a pu encore franchir cette barrière. Aux trois paliers de la tour fortifiée, les Annamites, tirent posément, sans jamais s'affoler.

A l'étage supérieur Blain tient lui-même la poignée-pistolet de sa mitrailleuse Hotchkiss.

Marie Webster voit dans la pénombre le visage crispé de l'officier. Les balles sortent du canon à une cadence régulière, le douilles vides giclent sans arrêt sur le plancher. Pour laisser au radiateur le temps de refroidir l'arme, Blain passe à une autre mitrailleuse. L'effroyable ronronnement repart.

Les heures de la nuit s'écoulent.

Au jour, la position des combattants demeure inchangée. Une dizaine d'assaillants sont empalés sur les bambous, tués dans l'instant qu'ils franchissaient le rempart.

Marie crie alors :

— Vous entendez...

Dans l'air monte un bourdonnement inquiétant.

A Mong-Té, Bally-Ganj a expliqué la situation de Fort-Négrier en quelques mots au capitaine Février.

Et maintenant la colonne Février se dirige en hâte vers le lieutenant Blain.

Devant marche Bally-Ganj, la chanson de guerre aux lèvres :

Gora-Chand... Gora-Chand...
Le pauvre Bally-Ganj vole à la bataille
Gora-Chand... le pied des soldats est sûr
Gora-Chand... l'œil des soldats est sûr
Gora-Chand... l'âme des soldats est indomptable
Gora-Chand... Gora-Chand... plus vite, plus vite.
Le lieutenant Blain est en danger
Gora-Chand...
Ma petite rose de Birmanie est en danger
Plus vite, Gora-Chand... plus vite.

Et le chant de Bally-Ganj martèle le silence opaque de la forêt comme les pieds nus des tirailleurs martèlent la piste de la forêt...

Le bourdonnement entendu par Marie devient un grondement. La fusillade s'arrête. Blain pense que les assaillants s'écartent du fort par précaution.

Marie confie vivement :

— Kansas Bill voyageait en avion.

— C'est donc lui qui a survolé Fort-Négrier la semaine dernière...

Marie pousse un cri d'effroi.

— Mon Dieu! s'il... s'il...

Blain la regarde :

— Quoi, des bombes?

La jeune femme s'appuie à la paroi du blockhaus pour ne pas tomber :

— Je ne sais pas, peut-être... Je n'ai pas vu l'avion de près.

Blain sait que l'attaque aérienne sera difficile. La couche de brume est toujours là stagnant à 200 mètres au-dessus du fort.

Le vrombissement du moteur ne cesse de croître. Un instant, on aperçoit l'ombre de l'avion dans les nuages, mais l'appareil repart, prend de la hauteur. Blain remarque :

— Ils cherchent la rivière.

— S'ils la trouvent, crie Marie, nous sommes... nous sommes...

Blain crie :

— Marie, descendez immédiatement dans la cave blindée, vous serez à l'abri.

Elle fait non de la tête.

— Je l'exige.

Le lieutenant n'a pas le temps d'en dire plus long; l'avion est sorti des nuées, a trouvé la rivière et remonte à toute vitesse vers le blockhaus. Il vole à 100 mètres d'altitude. Blain pointe sa mitrailleuse vers l'appareil qui, dans un tonnerre asourdissant, passe trop vite pour pouvoir être atteint; les balles se perdent dans l'ouate de la brume.

L'avion reprend à nouveau de la hauteur, exécute un virage sur l'aile et pique en droite ligne sur le blockhaus. Bien avant qu'il arrive sa hauteur, une bombe s'en détache, elle tournoie d'abord dans le vide, puis pointe vers le sol. Deux secondes plus tard elle percute dans les arbres; un jaillisement de boue, des éclats de branches volent de toutes parts. La pression atmosphérique boulée vers le blockhaus ébranle ses fondations. Les Annamites ont poussé un gémissement. Blain hurle :

— Attention, c'est nous qui l'aurons. Toutes les mitrailleuses vers le ciel.

L'avion revient une fois encore...

A nouveau le bruit forcené du piqué. Cette fois Blain ne voit pas se détacher la bombe, mais il entend le lauchement strident, la courbe sonore que l'engin décrit dans l'air mat, — puis tout vacille dans le blockhaus, — la bombe est tombée à 30 mètres.

Les mitrailleuses tirent toujours...

Le capitaine Février pousse un juron :

— Bon Dieu! on les attaque à la bombe!

Puis il crie vers ses hommes :

— Mao, mao, plus vite, plus vite.

Bally-Ganj court en tête. Février l'interpelle:

— Bally-Ganj prends garde.

Est-ce que Bally-Ganj pense à prende garde... N'est-il pas attiré par toutes ses fibres vers son enfant?

La forteresse est en vue, les assaillants sont pris à revers dans la forêt et sur la piste. La fusillade crépite partout. Bally-Ganj se sert du fusil mitrailleur, semant la mort autour de lui.

La débandade commence parmi les assaillants.

Une troisième bombe tombe.

Combien ont-ils de bombes? calcule le lieutenant Blain. Quatre au plus. Alors, celle-ci sera la dernière.

(A suivre).

Prochainement

Le Trait d'Union
publiera

TEMPETE AU COLISEE

par Franz HELLENS